

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,  
Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fête excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et piquets doivent être adressés franco.

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi 23—Prise de Charleroi (Belgique) par le général Mureau (1794).

A DATER DU PREMIER JUILLET  
L'ABONNEMENT AU PATRIOTE  
FRANÇAIS EST PORTE DE TROIS  
PIASTRES A TROIS PATACONS.

FRANCF.

CHAMBRE DES DEPUTES.

Séance du 27 mars.

Missions extrao-d'aires et dépenses imprévues.—M. Glais-Bizoin adresse quelques questions au Cabinet sur les affaires de la Plata.

M. Guizot. Le gouvernement a adopté, dans sa conduite avec les républiques de l'Amérique méridionale, deux règles : la première, de n'intervenir en rien dans leurs affaires intérieures, dans leurs dissidences internes ; la seconde, c'est d'accorder aux intérêts français et aux nationaux une protection efficace. Je n'hésite pas à affirmer que toutes les mesures sont prises pour qu'elle leur soit assurée.

Chambres à louer.

S'adresser au BUREAU DU  
PATRIOTE.

MONTEVIDEO.

LE GENERAL DON FRUCTUOSO RIVERA.

(Traduit de l'espagnol.)

(Suite.)

La conquête audacieuse des sept peuplades des missions arracha à l'empereur du Brésil la reconnaissance de l'indépendance nationale.

La paix faite, il fut, aux applaudissements

FAGILLETON.

SOUVENIRS DE LA RÉPUBLIQUE.

MEMOIRS D'UN BOURGEOIS DE PARIS.

PREMIER EPISODE.

UNE FEMME CÉLÈBRE.

(Suite.)

—En récapitulant mes dépenses, ajouta-t-elle, je me suis aperçue que la plupart m'avaient été imposées par mon sexe, sans tourner au profit de mon plaisir. La femme à mille entraves qu'elle ne peut alléger qu'à prix d'argent : spectacle, toilette, voitures, pour elle tout est plus cher. Or j'avais besoin d'économie si je ne voulais renoncer à mes habitudes ; mon parti a été pris aussitôt, j'ai vendu ma désfroque de déesse antique à une ravanteuse qui vient de se lancer dans la grande société, et j'ai commandé deux habillemens complets de merveilles.

— Et vous continuez à voir le monde ?

de tous et avec l'unanimité de l'enthousiasme, élu premier président constitutionnel.

L'anarchie leva la tête, et le général Rivera la réprima d'une main forte ; mais il sut ensuite pardonner avec une générosité admirable à tous ceux qui y avaient pris part ; non seulement il les rappela dans leur patrie, mais encore il leur assura la possession de leurs biens, et les combla de faveurs et de distinctions.

Il apprit à cette époque comme à toutes les autres, qu'on pouvait gouverner avec clémence. Une générosité illimitée avec ses ennemis politiques, a été la base de sa politique ; bon et magnanime, il n'a versé que le sang des guerriers qui ont croisé l'épée avec lui. La victoire une fois assurée, il a toujours eu le noble soin de parcourir le champ de bataille, pour sauver des lances de ses soldats ses ennemis dispersés, pour soigner leurs blessures, et pour les rendre ensuite à la liberté et à leurs familles.

Protecteur généreux de la population argentine, qui, fuyant la tyrannie de Rosas, s'est jeté sur nos rivages pendant treize ans consécutifs, il a défendu avec une fermeté incontestable les têtes prosrites de ses hôtes, de ses anciens compatriotes, de ses compagnons de gloire dans les guerres contre l'Espagne, le Portugal et le Brésil. Le général Rivera est le premier chef américain qui a tiré l'épée pour déclarer la guerre à Rosas, et pour le mettre hors la loi de la civilisation, pour sa conduite immorale, scandaleuse, et tyranniquement sauvage.

La défense de cette république en 1839, la création étonnante d'une armée lorsqu'il avait devant lui six mille hommes de cavalerie, derrière lui et sur ses flancs des montoneros soulevés, placent don Fructuoso Rivera au rang des meilleurs généraux américains. La campagne de 1839 fut couronnée par la victoire de Cagancha, qui délivra la République Orientale des envahisseurs jusqu'au dernier.

— Plus que jamais ; je connais toute cette foule, et je puis vous faire l'histoire de chacune ou de chacun.

— Voyons, m'écriai-je, je vous écoute, Asmodée.

— Par où voulez-vous que je commence ?

— Par nos voisins.

— Soit. Cet incroyable que vous voyez là, près de Mlle Mezeraï, est le beau Lagrange, le roi de nos aïeux. Il doit, dit-on, se présenter à la course des chars antiques que l'on annonce pour les prochaines fêtes (1). Quant à ces trois femmes, un peu plus loin, je n'ai pas besoin de vous nommer les citoyennes Tallien, Récamier et Visconti, les trois seules amies de la république qui ne se haïssent pas ; mais attendez, je vais venir à nous la plus amusante déesse de notre Olympe. Regardez-la bas cette taille courte et cotonneuse, ces bras dépareillés, ce menton en cravate et cette démarche cavalière.

— Cette femme qui vient vers nous avec un jeune incroyable ?

— Précisément ; elle a quarante ans, mais quarante

(1) Il fut précipité de son char et faillit mourir des suites de cette chute.

Sa campagne actuelle contre l'armée comparative redoutable aux ordres d'Orlèbe, n'a pas été moins glorieuse. Dans l'invasion de 1839, il n'avait pas d'armée ; mais il n'avait pas subi une défaite : il était surpris, mais il avait des alliés. En 1843, il perdit ceux qu'il avait, et un découragement effrayant s'était manifesté dans tous les cœurs. Aujourd'hui, il y a six mois qu'eut lieu le désastre de l'Arroyo Grande, et le général Rivera, à la tête d'une armée de six mille hommes de cavalerie, contient ses ennemis, et a reconquis tout le territoire de la République, qu'Orlèbe avait fait occuper, moins trois points du littoral de la République, fortifiés et dominés par l'escadre rosiste.

Comme administrateur, le général Rivera a pu payer le tribut que paie d'ordinaire l'expérience ; mais, sous son administration, le commerce, la population, la richesse, la civilisation et l'importance de la République ont été quadruplés. Et, certes, on l'absoudra de toutes ses fautes, si on se souvient de l'état de Montevideo en 1830, première année de la présidence du général Rivera, et de celui où Montevideo se trouvait au mois de mars de cette année, dernier mois de sa seconde présidence ; si l'on se souvient que Montevideo était, en 1830, une ville de 15,000 âmes, et, au mois de mars de cette année, de 50,000 ; qu'en 1830, elle pouvait à peine soutenir une armée de 3,000 hommes, et qu'aujourd'hui elle en maintient une de 14,000 avec cent pièces de canons ; qu'en 1830, la République Orientale était à peine connue dans le monde politique, et qu'aujourd'hui elle occupe l'attention des premiers cabinets de l'Europe et de l'Amérique ; qu'en 1830 les rentes de la République ne montaient pas à 600,000 piastres, et qu'en 1842 elle dépassait deux millions et demi de piastres.

Cette prospérité n'est pas un effet du hasard ; c'est le résultat de la politique conciliatrice et libérale de Rivera. Une preuve de ce que nous avançons, c'est que les villes de la bande occi-

mille livres de rente ; l'incroyable est un commis de boutique qui s'est trouvé son cousin grâce à sa bonne mine. Elle le présente partout, fait graver son chiffre sur ses voitures et l'a brodé elle-même en cheveux sur un ridicule environné de lacs d'amour (2). Elle le montre à qui veut le voir, et, l'autre jour encore, pendant le thé, elle nous l'a fait apporter en nous priant de deviner le sens des quatre lettres qui y sont tracées, D. S.—A. G.

— Et quelqu'un l'a-t-il deviné ? demandai-je.

— Moi, répondit Caroline ; j'ai soutenu que le ridicule lui appartenait, les quatre lettres signifiaient évidemment *déesse âgée*. Et l'explication lui a été communiquée sur-le-champ ; ainsi s'est-elle juré de ne me plus revoir. Je ne puis m'empêcher de sourire.

Mais les yeux de Caroline venaient de s'arrêter sur un groupe de femmes qui semblaient discuter avec chaleur ; elle me les montra.

— Ce sont nos muses à la mode, me dit-elle : Mmes Beaucharnais, Viotte et Hémeny. Quant à la jolie aïeule

(2) Le mode des ridicules était alors toute nouvelle.

dentale du Rio de la Plata, dominées par Rosas, ont décliné en industrie, en population et en richesse, parce qu'on y a suivi des principes opposés à ceux de Rivera.

Ce n'a pas été non plus, comme on l'a supposé, le résultat du blocus français; puisque, deux ans après la levée de ce blocus, cette prospérité n'a fait que s'accroître, et que nous avons vu, l'an dernier, mouiller dans notre rade cent soixante navires de commerce étrangers, tandis que le port de Buenos-Ayres n'en avait que quarante.

Cette prospérité est due à la politique instinctive de Rivera, à sa tolérance politique et religieuse; à la protection qu'il a donnée à l'émigration et au commerce Européens; à la liberté civile et politique qu'il a soutenue de son influence puissante; au respect de la société, et à l'indépendance qu'il a toujours fait la force du bras de la justice.

On a quelquefois critiqué justement la marche des finances et quelquefois de la politique, sous ses deux administrations. La défense que nous présentons est celle d'un homme, et non d'un saint. Mais ces griefs perdent beaucoup de leur gravité, lorsqu'on se rappelle que, depuis 1830 jusqu'à ce moment, Rosas n'a pas cessé de combattre l'indépendance orientale, en provoquant l'anarchie intérieure, les invasions armées; et que, par conséquent, pour l'avantage de cette indépendance, pour faire un contre poids à l'influence étrangère, il a fallu ne pas négliger le système militaire, qui a dévoré nos ressources, et maintenir des usages anciens, utiles pour se défendre contre les ennemis de l'extérieur, dans les premiers temps d'un état, mais nuisant à son progrès, et que la paix et le règne tranquille des lois font insensiblement disparaître.

Qu'on veuille bien remarquer aussi, que, sauf les exceptions, auxquelles nous nous plaisons à rendre le tribut de notre respect, le général Rivera a dû marcher avec des personnes habituées aux excès révolutionnaires ou à la domination étrangère; que, le pays manquant d'hommes capables de remplir les places administratives, selon les conditions d'amovibilité inhérentes au système représentatif, il a fallu arracher à leurs occupations domestiques des hommes d'un caractère privé irréprochable, mais tout à fait inhabiles pour l'adminis-

tration d'un état: et que tous ces maux dis paraîtront en peu de temps, lorsque la génération qui doit prendre place, et laisser à l'autre un rôle passif, celui de la vieillesse, celui du conseil, se présentera nombreuse, compacte et unie pour gouverner cet état, avec la dignité qui convient à un peuple qui se a dans quelques années une nation puissante.

Qu'on se rappelle que la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal n'ont pu organiser leurs finances et détruire les abus, qu'après des siècles entiers d'erreurs, d'essais, de vigilance, de censure et de surveillance; qu'un bon et stable système de finances ne s'improvise pas, qu'il se forme peu à peu, à la longue, et avec des travaux sérieux et pénibles.

Le général Rivera, quoi qu'en dise Rosas, est pauvre, tandis que son accusateur si pur vit dans une opulence qu'il n'a point héritée, pour laquelle il ne travaille pas, et qui s'accroît tous les jours. Le général Rivera est frugal; ses mœurs sont simples. Rosas, son calomniateur, est vicieux, corrompu et fastueux. Ces quelques paroles démontrent plus de vérités qu'une longue justification.

Discutons maintenant les accusations que Rosas, dans sa *Gaceta* porte contre le général Rivera. Examinons d'abord celles qui ont rapport à la politique extérieure, la politique intérieure viendra plus tard.

Admettons que la première que Rosas ait le droit de discuter soit celle-ci: la conduite du général Rivera avec l'émigration argentine.

La conduite que le général Rivera a observée avec l'émigration argentine était conseillée par la justice, les intérêts nationaux, et le vœu du pays.

Quelques mois après que l'armée argentine, victorieuse à Ituzaingo, fut revenue à Buenos Ayres chargée de glorieux lauriers, l'état oriental fut le refuge d'une grande partie de ceux qui la composaient, et de ceux qui avaient fait partie de l'administration de la présidence nationale, qui avait régi aussi la province orientale; ils étaient dispersés, proscrits, mendians. C'est à dire qu'il était venu dans l'état oriental des hommes qui lui avaient rendu de grands services dans la politique, l'administration et la guerre, qui avaient combattu vingt ans avec les soldats de la Ré-

publique qui avaient eu communauté de collèges, d'administration, d'université, d'entreprises; un grand nombre d'entre eux étaient unis par les liens de la parenté avec les premières familles de ce pays, et beaucoup étaient des Orientaux qui avaient suivi la fortune de Livorno et de Pise, après avoir délivré leur patrie. Ces émigrés méritaient certainement une hospitalité distinguée, plus large que celle qu'ont droit de réclamer les habitants des autres pays. Le nierait-on?

(La suite à un prochain numéro.)

#### LE GÉNÉRAL RIVERA

A S. E. le ministre de la guerre et marine. J'ai l'honneur de faire part à V. E. que MM. Ribet lieutenant-colonel de la Légion et Hugon, chef du 2<sup>e</sup> bataillon m'ont envoyé leur démission écrite, et qu'ils cessent à dater de ce jour de faire partie de la légion que j'ai l'honneur de commander.

Le colonel, TRIÉNAC.

Pour copie conforme:

Le major de service,

DURET.

#### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

L'honorable assemblée générale, instruite dans sa séance d'aujourd'hui, de la communication du pouvoir exécutif en date du 12, a résolu de proroger la session actuelle, ainsi qu'il est stipulé dans le projet ci-joint.

Que Dieu vous garde nombre d'années.  
Montevideo, 13 juin 1843.

Lorenzo J. Perez, vice-président.

Juan A. Labandara, secrétaire.

Juan M. de la Sota, secrétaire.

Au pouvoir exécutif de la République.

Le sénat et la chambre des représentants de la République Orientale de l'Uruguay, réunis en assemblée générale ont sanctionné, dans la séance d'aujourd'hui, la minute de la résolution suivante.

Article unique.

Les séances ordinaires du corps législatif

— J'ai voulu peindre les mœurs du jour dans un roman épistolaire...

— C'est la forme la plus favorable.

— Mon héroïne, qui est mariée, vient de rompre une liaison et d'en former une nouvelle.

— Tu as choisi la plus singulière femme.

— J'avais les modèles sous les yeux; au moment où vous m'avez interrompu, j'emais la lettre de congé que ma femme à la mode doit adresser à l'amant abandonné.

— Et tu étais embarrassée?

— Je l'ai recommencée dix fois sans pouvoir réussir.

Le mari éclata de rire.

— Innocente! dit-il en se redressant avec fatuité...

Où soit bien que tu n'as point passé par là...

Et lui présentant la plume: — Écris, ajouta-t-il gravement.

— Quoi, s'écria Éléonore, vous voulez... — Écris, te dis-je... N'est-il pas juste que j'aie une page dans ton roman? La jeune femme obéit; la lettre de congé dictée par le mari fut envoyée à l'avocat, et le banquier eut le champ libre.

— Mais comme il fallait justifier la fable racontée, Éléonore écrivit un roman épistolaire sur le sujet indiqué, et le mari l'a fait imprimer avec la lettre de congé dont l'amant disgracié possède l'original.

Caroline achèverait ce récit lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, à l'air fin et à la démarche non chahante, passa devant nous et la salua.

ne qui leur parle, elle est devenue femme de lettres par accident et pour être un scandale.

— Comment cela? — Oh! c'est une longue histoire... — J'écoute.

— Eh bien donc, vous savez que la citoyenne Éléonore (je ne vous dis que son vrai nom) est à peine mariée depuis un an. Riche, belle, sensible, on voulait lui faire épouser un sot; mais elle se sentait les moyens de tromper un homme d'esprit; aussi s'est-elle épousé le plus expérimenté et le plus présomptueux de nos Lovelaces. Dès le mois qui suivit son mariage, elle reçut sans bruit les hommages d'un jeune peintre ami de son mari. Au peintre succéda un médecin, au médecin un avocat. Rien ne transpirait. Une amie commode arrangeait les petites loges, les soupers délicats, les promenades du soir; une Marton digne de son nom réparait les imprudences ou protégeait les apparitions.

Or, Éléonore venait de faire un nouveau choix; à l'avocat elle avait substitué un jeune banquier, et elle était occupée à écrire dans son boudoir le brevet de congé. Les brouillons mêlés qui couvraient son pupitre prouvaient assez son embarras. Tout à coup elle sent sur ses cheveux un souffle brûlant... Cette haleine ne peut être que celle de son mari! il est là et lit par dessus son épaule ce qu'elle a écrit... Éléonore se trouble, pâlit; toutes ses veines palpitent. Si elle se retourne, elle est perdue! mais elle ne se retourne point; elle continue à écrire; elle a trouvé le moyen de tout expliquer. Le mari fait enfin un brusque mouvement; elle relève la tête et pousse une exclamation:

Ah! c'est mal de surprendre ainsi, dit-elle en cachant la lettre.

— Il est trop tard, s'écria le mari; j'ai tout vu. — Quoi! — Tout, madame.

— Ah! mon Dieu! moi que j'espérais vous cacher cette faiblesse.

— Ainsi, vous avouez... — Il le faut bien. — Et vous ce rougissez pas...

— Que voulez-vous, Henri; le mauvais exemple m'a entraîné...

— Vous osez en parler avec cette tranquillité, madame.

— Pourquoi non? après tout, je suis sûre que vous finirez par en prendre votre part...

— C'en est trop, s'écria le mari furieux. Cette lettre, madame, je veux savoir à qui elle est adressée.

— A qui? mais à Dorante, monsieur.

— Je ne connais point...

— Qu'avez-vous besoin de connaître. N'avez-vous donc point deviné que j'écrivais un roman?

— Un roman?

— Qu'avez-vous donc pensé, monsieur? auriez-vous cru par hasard que j'en faisais un pour mon compte?

— Madame...

— Une telle insulte!...

Elle s'était levée avec une dignité blessée qui ne pouvait laisser l'ombre d'un doute au mari; il la força à se rasseoir, en s'excusant, et elle se laissa apaiser.

— Après un pareil soupçon je devrais ne rien vous montrer, reprit-elle, mais je suis trop bonne; puis j'ai besoin des conseils d'un homme de goût.

— Voyons, Éléonore.

sont prorogées jusqu'au 15 juillet prochain, conformément à l'art 4 de la constitution.

Soit communiqué, etc., etc.  
Salle des séances de l'Assemblée générale.  
Montevideo, 14 juin 1843.

Lorenzo J. Perez, vice-président.  
Juan A. Labandera, secrétaire.  
Juan M. de la Sota, secrétaire.  
DECRET.

Soit publié et inscrit aux archives.  
VASQUEZ.

SECRETARIAT DES REPRESENTANTS.

Montevideo, 3 juin 1843.

Le président soussigné, instruit le p... i-  
exécutif que, vu la disparition du cinq-éme  
employé du secrétariat, don José Maria Silva,  
qui a cessé de se présenter le 4 mars dernier,  
ou n'a, à cette date, no... pour le remplacer,  
avec le profit de la loi, don Marcelino Ygarie.

Cette lettre n'étant à autre fin, je sauo M. lo  
président de la République avec la considéra-  
tion qui lui est due.

Julian Alvarez, président,  
Juan M. Lasota, secrétaire.

A. S. E. M. le président de la République, don  
Joaquin Suarez.

DECRET.

Soit donné en communication et publica-  
tion, et soit déclaré déserteur infâme de la  
cause de l'honneur et de la liberté, le transfugo  
José Maria Silva.

VARIANTES.

AMSCHASPAND ET DARVANDS.

C'est un événement, non seulement pour tous les  
esprits éclairés et studieux, en France; mais encore  
pour tous les pays où a pénétré l'influence et l'amour  
des lettres françaises qu'un nouveau livre de M. F.  
Lammennais, où la vigueur de la pensée, la perfec-  
tion et la clarté des tableaux, la majesté et nerveuse  
simplicité du style viennent ajouter un fleuron de plus  
à la brillante couronne philosophique et littéraire de ce  
grand écrivain.

Le titre et la forme de cet ouvrage sont pris dans  
les traditions de la cosmogonie magique d'après laquelle  
Ormuzd le principe du bien et de la foi et Ahriman  
le principe du mal, de la négation, se disputent le gou-

— Ah! c'est M. Joseph (3), dit-elle avec un geste  
nical.

— Prenez garde, reprit le nouveau venu, nous som-  
mes encore en république, sans que cela paraisse, et le  
monsieur est suspect.

— Que dites-vous?

— Le ministre de la police vient de donner ordre au  
bureau central de faire fermer le bal de la rue de la Mi-  
chodière, n. 14, parce que les cartes d'entrée portaient  
la qualification de monsieur et le mot de mardi, qui est  
proscrit du calendrier républicain.

— Qui vous a dit cela?

— Zalkind Hourvitz, que j'ai rencontré tout à l'heu-  
re... Vous savez, l'ancien interprète de la bibliothé-  
que nationale.

— Qui vient de proposer une nouvelle nomenclature  
des rues de Paris? observai-je.

— Précisément, il veut que chaque quartier porte le  
nom d'un pays, chaque rue le nom d'une ville qui en dé-  
pend, et chaque enseigne de ces rues l'image d'un des  
grands hommes de ce pays. Par ce moyen, les commis-  
sionnaires pourront devenir professeurs de géographie,  
et les portes des églises, des fruitières et des épici-  
eries nous tiendront lieu de Plutarque. J'en serais fâché  
pour mon frère Philippe, qui voulait se faire historien.

Catoline l'interrompit. — Eh! je ne me trompe pas,  
dit-elle en nous montrant un merveilleux qui venait d'a-  
border la citoyenne Tallien et Récamier, c'est Jean-Vic-

(3) Joseph Ségur, frère de Louis-Philippe Ségur, ad-  
vocat de l'Abrégé de l'Histoire ancienne et moderne.

vernement du monde. D'Ormuzd et d'Ahriman na-  
quirent des génies bons et mauvais auxquels sont at-  
tribuées diverses fonctions dans l'univers, soit pour y  
maintenir l'ordre soit pour le troubler, pour y répandre  
le bien ou y propager le mal, selon la nature de  
l'étre de qui ils tirent leur origine.

D'Ormuzd émanent les Amshaspands et d'Ahrim-  
an les Darvands. Ces bons et mauvais génies commu-  
niquent entre eux et s'exposent mutuellement leurs  
observations et leur mode d'action sur les hommes.  
Nous publions aujourd'hui une de ces lettres, non point  
choisie dans les pages les plus brillantes de l'ouvrage,  
mais touchante et remarquable par l'élevation du senti-  
ment, par l'enthousiasme pénétrant et la pureté de la mor-  
ale. C'est, selon nous, en enseignant au peuple ces  
principes de dignité et de justice, de bonheur dans le  
travail et de fierté sans envie, qu'on fera avancer de  
classes jusqu'ici trop négligées au partage des droits,  
à l'intelligence des devoirs qui leur sont réservés dans  
le progrès social.

SAPANDOMAD (1) A SCHARIVER (2).

« J'aime, ô saint Amshaspand, à vous entretenir de  
ce monde que j'ai vu naître, que je vois se développer  
suivant des lois aussi simples que fécondes; j'aime à  
épancher mon cœur dans le vôtre, à chercher un ap-  
pui dans votre bonté et des lumières dans votre sa-  
gesse, car ma tâche est grande et quelquefois pénible.

Une antique fable, pleine de mystère, selon le gé-  
nie des premiers temps représente un héros enfant, un  
demi dieu, saisissant de ses mains puissantes un ser-  
pent gigantesque qui s'est glissé dans son berceau, et  
se dégageant de ses nœuds, et domptant le reptile  
énorme qui se plie et replie, en préludant par cette  
victoire à toutes ses autres victoires. C'est l'image de  
la lutte primitive de l'homme contre la nature. Lui  
aussi a dompté le serpent, rompu les anneaux dont il  
l'entortillait, triomphé de ses forces brutes. Et non seu-  
lement il s'est affranchi de la domination de la nature,  
mais il l'a soumise à la sienne, il lui a commandé en  
maître: l'intelligence libre a vaincu la fatalité aveugle.

Par ses dons spontanés, par ce qu'elle accorde à  
la culture, la terre subvient avec profusion aux  
besoins de ses habitants, s'ils n'apportaient eux-mêmes  
d'innombrables obstacles aux desseins bienfaisants  
d'Ormuzd. Au lieu de s'unir pour atteindre un but  
d'utilité commune, ils s'isolent, ou forment des camps  
ennemis; au lieu de s'aider en frères, trop souvent ils  
se songent qu'à se dépouiller mutuellement. Chacun  
se fait centre et veut que tout aboutisse à ce centre,  
y affleue, s'y absorbe. Nulle sympathie, nulle équité  
même, je gémis de le dire; mais un dur égoïsme, une  
sèche insouciance pour les maux d'autrui, volontaire-  
ment prolongés, accrus pour peu qu'on en tire, ou  
qu'on en espère quelque avantage personnel. De là le  
désolant contraste d'une misère et d'une opulence  
également extrêmes, et la corruption qu'elles enfan-  
tent toutes deux.

(1) Sainte soumission. Génie de la terre.

(2) Roi d'équité.

tor-Maximilien Champlas.

— Homme de lettres par la grâce de je ne sais quel  
dieu, reprit Joseph. Regardez. Il est coiffé à l'orange,  
son pantalon est brodé, ses gilets brodés  
à cravates empaquetés, son habit carré! Ses yeux grandement  
son nez élargi, sa bouche minaudes. Il joue, il saute  
à cheval, il danse, il fait des dettes, les foyers lui brûlent  
de boudoirs, les boudoirs de cabinets de toilette; bref,  
les femmes en raffolent.

— Surtout depuis qu'il a fait imprimer sous son nom  
ma pièce de vers sur le Régime de l'Amour.

— Quoi! la pièce est de vous?

— Sans quelques barbarismes que le citoyen Cham-  
plas a ajoutés pour y mettre son cachet.

— Vive Dieu! que me dites-vous là? s'écria Ségur,  
mais il faut désigner le corsaire.

— Aussi le ferai-je.

— De suite, écrivez votre réclamation, je la porterai  
moi-même à la surveillance. Ah! vous ne vous doutez  
point du tort que m'ont causé vos vers.

— A vous? — Ils m'ont déshonoré. — Comment donc?

— Vous savez que nous courissions, Champlas et moi,  
la même beauté; la partie s'était maintenue égale pen-  
dant longtemps, lorsqu'un conflit s'éleva il y a quelques  
jours à propos des nouvelles coiffures. Je tenais pour les  
cheveux bouclés, et Champlas vantait la Titus: chacun  
de nous soutenait son opinion avec chaleur; enfin j'osai  
déclarer à la déesse irresolue que c'était une occasion  
de décider entre nous.

— Et elle accepta?

— Elle se contenta de sourire, mais le jour même mon

Qu'on s'indigne de ce désordre, la conscience  
même en fait un devoir. Qui ne hait pas le mal, n'ai-  
me-t-elle jamais le bien. Il doit être combattu sans relâche.  
Mais le mal, dans sa cause première, c'est l'amour  
exclusif de soi, comme le bien, c'est la charité, l'a-  
mour pur, immense, qui embrasse dans sa sphère in-  
finie, la créature et le Créateur. Aucun moyen donc  
de guérir les plaies de l'humanité, si d'abord on ne  
ranime cet amour saint au fond des cœurs. Qu'il les  
réchauffe, qu'il les dilate, et bientôt le monde sera  
renouvelé.

Je ne veux point accuser les hommes. Si l'on pé-  
nétrait au dedans de ceux dont les actes sont le moins  
justiciables, presque toujours on y trouverait plus  
d'aveugle entraînement, d'ignorance, de faiblesse, que  
de réelle perversité. Les Darvands les poussent sur  
une pente où il est difficile que les plus fermes se re-  
tiennent. Ils enflamment leurs passions, égarent,  
abusent leur raison éblouie par de fausses lueurs, se  
servant du bien même et du vrai pour mieux cacher  
leurs artifices, mieux déguiser leurs séductions. Ainsi  
de toutes parts, aujourd'hui, s'élèvent des voix qui si-  
gnalent le désordre et font ressortir le choquant con-  
traste que je déplore tout à l'heure; et jusque-là  
rien qu'on se doive louer. Mais, sous la triple fasci-  
nation d'Ahriman et des siens, plusieurs propagent,  
aggravent le mal même qu'ils paraissent vouloir  
guérir.

[Coraire.]

(La suite au prochain numéro.)

NOURICE.

Une Nourrice française dont le lait n'a que  
quinze jours, désire trouver un enfant pour  
nourrir chez elle, s'adresser à côté du café du  
l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pastaria.

MINISTRE DE LA GUERRE ET DE LA MARINE.

Montevideo, le 20 juin 1843.

La communication de tous les points oc-  
cupés actuellement, ou temporairement par  
l'ennemi, est prohibée par d'antérieures révo-  
lutions du gouvernement.

Dans ces points, a dû se comprendre tou-  
jours le pantano, et toute la côte comprise  
entre le Cerro et la playa, dite de l'Aguda,  
parce que le premier est, habituellement  
fréquenté, par les forces des assiégés, et  
les autres points le sont accidentellement.

Toute cette côte étant comprise dans le  
port, est soumise à sa police et surveillance,  
d'autant plus, que sans aucune exception, elle  
se trouve sous les yeux de nos postes militaires,  
et de nos canonniers.

Le motif d'acheter des vivres frais sur quel-

rival fit paraître sa pièce de vers, la dame la lut avec en-  
thousiasme, et quand je retournai le lendemain, je la  
trouvai rasée, citoyen, rasée comme un buste antique.  
La déclaration était claire, je n'eus qu'à saluer et à lai-  
sser Champ libre se Champlas.

Caroline éclata de rire.

— Riez-moi, reprit le citoyen Joseph, mais j'aurai  
mon tour.

— Oh! je n'ignore pas que vous savez vous venger,  
reprit Caroline; je n'en veux pour preuve que cette pré-  
tendue déclaration de Nison de l'Écosse et de mar-  
quis de Vallarceaux, imprimées par vous en 1790, et où  
se trouvaient, dit-on, les lettres de vos infidèles.

Le citoyen Ségur sourit.

— C'est un châtiment que nul ne pourra infliger à la  
beauté dont nous parlons, dit-elle à demi-voix.

— Pourquoi donc?

— Par la raison qu'elle apprend encore à épeler.

— Comment, la fille d'un des membres du conseil?  
m'écriai-je.

— Elle a une femme de chambre qui sait lire et écri-  
re, cela lui suffit, continua Joseph. Ce n'est point d'ai-  
leurs la seule de nos grandes dames qui ait besoin d'un  
pareil secours; nous rapportons à cet égard les plus  
beaux temps de la monarchie, et les épouses de nos gr-  
néraux mettaient l'orthographe comme des duchesses. De  
reste j'ai toujours approuvé l'ignorance absolue; l'écri-  
ture a perdu plus de femmes qu'il n'y a eu d'hommes  
tués par la poudre à canon; c'est à elle que nous devons  
les procès, les dactis, les divorces...

(La suite au prochain numéro.)

que-une de ces points, qui a été toléré aux embarcations des navires de guerre ne peut être considéré comme légitime; d'autant plus que l'achat de ces vivres, est un commerce, qui facilite à l'ennemi des ressources pécuniaires.

L'accès, de ces mêmes embarcations de guerre a déjà donné lieu à diverses contradictions, et réclamations peu légitimes. Circonstances qu'a déplorées le gouvernement, son devoir est d'en éviter la répétition; par ces fondements, vu la nécessité de satisfaire aux exigences de la guerre, il a accordé et décrété :

Art. 1er. Est absolument prohibée toute communication et accès pour quelques motifs que ce soit à toute escale d'embarcation et personnes; de tous, ou quelques points de la côte, en dedans du port compris depuis le Cerro jusqu'à la portée de canon de la tête de gauche de la ligne de fortifications.

Art. 2. Est également prohibée toute communication bien que ce ne soit pour commerce, avec tous les autres points hors du port, non autorisés et qui se trouveraient occupés par les assiégeants.

Art. 3. Les embarcations qui pour quelque motif que ce soit, aient à aller au Cerro excepté les embarcations nationales de guerre, ou les chaloupes avec le pavillon de la capitainerie du port, devront solliciter un permis au ministre de la guerre, avec lequel ils se présenteront à l'île des Rats, et à l'escadrille pour le faire viser par les chefs respectifs de chacune d'elles.

Art. 4. La surveillance de l'exécution de ce décret, se recommando aux commandants de l'île des Rats, de l'escadrille nationale et du Cerro, chacun dans l'extension des côtes que couvre leur feu.

Art. 5. Qu'il soit communiqué avec expédition au ministre des relations extérieures, publié et affiché et inséré dans les journaux pendant huit jours consécutifs; et inséré aussi, au registre national.

SUAREZ.  
Melchor PACHECO y OBER.

### AVIS DIVERS.

#### AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues aux quelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue Rincon.

### AVIS.

#### HOPITAL FRANCAIS.

L'hôpital a besoin d'une compagnie de quarant hommes d'ambulance. ils auront exactement les mêmes droits que les légionnaires, à dater de leur engagement. Les Français qui voudraient en faire partie n'ont qu'à se présenter à l'hôpital, rue de Sarandi près le marché où le directeur leur fera connaître les conditions.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule

feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

#### AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

#### INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extrait de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Dombenech ou chez Varela, place de la Constitution

#### CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc, oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue de Cerro n° 152, ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

#### AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer, avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres n° 232 et 231.

M. le capitaine de *l'Égrette*, est prié de passer au bureau du *Patriote*, pour affaire qui le concerne.

#### AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

Le *Repartidor* du *Patriote* étant changé, nous prions ceux de nos souscripteurs qui n'auraient pas reçu le journal depuis deux jours, de vouloir bien adresser leurs réclamations au bureau du journal.

Le sieur Lamotte, armurier, fait avoir aux Volontaires de la légion qu'ils trouveront chez lui des couteaux-ciseaux de sa confection, disposés à propos et à un prix modéré. Rue du 25 Mai, n°

#### AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

À dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'État Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,

THIEBAUT.

L'abbé Desombres, dont les services, comme aumônier du régiment des Volontaires Français, ont été agréés par le chef du corps et confirmés par l'autorité locale et ecclésiasti-

que, a l'honneur d'annoncer à ses frères d'armes que, pour tous les secours spirituels de sa compétence, comme au si dans l'exercice des devoirs dont il s'est chargé, il est, dès ce moment, à la disposition de toutes les familles, dont les chefs auront pris les armes pour une cause aussi sainte que nationale.

S'adresser à l'Hôpital de la Charité, où demeure M. l'aumônier, et, dans le cas où il ne se trouverait pas chez lui, laisser une adresse au lieu de l'intendance, qui se trouve à main gauche, en entrant dans la cour de l'hôpital.

#### ARMES DE CHASSE et DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Dumergue Coste et Cie, rue de Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

M. Viglezzi, ex-capitaine d'état-major, pas é capitaine de la compagnie d'ambulance pro les personnes qui voudront faire partie de ladite compagnie, de vouloir bien se faire inscrire au bureau de l'économiste à l'hôpital français.

VIGLEZZI.

#### AVIS de la Salle de Commerce.

Le directeur de la Salle de Commerce fait savoir au public que les packets entre Montevideo et Buenos-Ayres, ayant perdu leur qualité, et se trouvant désormais considérés comme navires marchands, les signaux de sortie ne se feront plus comme an été précédemment, mais seulement sur l'ardoise, et lorsqu'ils se feront voir, ils mettront, comme navires marchands, les pavillons de leur nation. Le packet anglais sera le seul qui sera signalé comme auparavant.

Les lettres de non souscripteurs ne seront admises, pour le départ, qu'avec un paiement de 6 vintins pour chacune.

Le Directeur,

J. RISQUELLAS.

#### AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Les succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

#### AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vie ux, argent et cuivre.

Le Gérant Jb. RETNAC.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jb. RETNAC.